

LE MARIAGE & L'ÉLEVAGE DES JEUNES chez les animaux¹

Nous négligerons tout d'abord le monde inférieur des zoophytes dépourvus de centres nerveux coalescents et par suite de vie consciente. Même les types inférieurs des mollusques ne songent pas encore à leur progéniture ; ils éparpillent leurs œufs, comme les plantes leurs graines, et les laissent exposés à tous les hasards. Il faut arriver aux mollusques supérieurs pour voir s'éveiller quelque souci de la descendance. Dans cet ordre, en effet, les espèces les plus développées surveillent plus ou moins leurs œufs. Les tarets les portent, collés en anneaux autour de leur corps, les colimaçons les déposent souvent dans la terre humide ou dans un tron d'arbre ; les céphalopodes les fixent en grappes autour des algues et parfois les surveillent jusqu'à l'éclosion ; après quoi ils les laissent se tirer d'affaire, comme ils pourront, dans le vaste monde.

Chez les araignées et les insectes, les œufs sont souvent l'objet d'une sollicitude et même d'une prévoyance à long terme, qui réjouissent fort les amateurs de finalité. Remarquons pourtant que le mâle des araignées et celui de la plupart des insectes se désintéressent entièrement de leurs petits : c'est encore chez la femelle que naît tout d'abord le souci des rejetons, et cela est naturel. Les œufs se sont formés dans son corps ; elle les a pondus et en a conscience : ils font en quelque sorte partie intégrante de son individualité. Aussi les femelles des araignées soignent leurs œufs après la ponte, les enferment dans une boule de fils disposés en cocons, les emportent avec elles et, au moment de l'éclosion, les délivrent, un à un de l'enveloppe. Chez quelques espèces, il y a même un certain élevage des jeunes. Ainsi la *Nemesia Eleonora* vit, quelque temps, dans son nid à trappes avec ses petits, au nombre de vingt à quarante.

Chez les insectes, la prévoyance maternelle arrive parfois à une sorte de prescience divinatoire, que, seule, la doctrine transformiste peut expliquer. Il y a en effet quelque chose de surprenant dans la conduite d'un insecte femelle, préparant pour des descendants, qu'il ne verra pas plus qu'il n'a vu ses parents, une nourriture spéciale et qui n'est pas la sienne ;

c'est ainsi que les sphex, les pompiles, les amorphiles déssables, les philanthes, se creusent dans le sable des trous, où ils déposent avec l'œuf une nourriture convenable pour la larve future. Pour comprendre ces faits, en apparence inexplicables, il faut invoquer non seulement la puissante influence de la sélection, mais encore le passé zoogénique des espèces. Chez l'insecte, la forme complète est sûrement la dernière venue, l'aboutissant de toutes les métamorphoses antérieures. Mais longtemps la forme larvée, actuellement transitoire, a dû être la forme permanente et elle avait des goûts et des besoins différents. Aujourd'hui encore, chez nombre d'insectes, la durée de l'existence larvée est beaucoup plus longue que celle de l'insecte dit parfait (éphémères, hannetons). Il est même des larves, qui se reproduisent. Certaines autres, tout en étant stériles, n'ont pas encore perdu l'instinct maternel. Ainsi, lors de l'éclosion des nymphes, les larves des termites aident ces dernières à se débarrasser de leur enveloppe. Il est donc vraisemblable que, transitoires aujourd'hui, les formes larvées des insectes ont été jadis fixes ; elle nous représentent des types ancestraux, que l'évolution a peu à peu métamorphosés en insectes dits parfaits. Les larves, actuellement stériles, proviennent d'ancêtres qui ne l'étaient pas et, chez les larves de certaines espèces, l'instinct maternel a survécu à la fonction reproductrice.

Il en est sans doute ainsi chez les abeilles et les fourmis ; leurs ouvrières doivent représenter une forme ancestrale, ayant de son état antérieur gardé la ferveur maternelle ; au contraire, la forme ailée doit être relativement récente. Il semble même que, dans les républiques des fourmis et des abeilles, les laborieuses ouvrières aient, d'une certaine manière, gagné à être débarrassées des besoins sexuels, qui font commettre aux animaux et même aux hommes tant d'actes insensés ; chez elles, le vieil instinct maternel a pris la place que lui cédait le vieil instinct amoureux ; il s'est élargi et ennobli. Leur affection n'a plus exclusivement pour objet quelques individus seulement, ceux qui sont sortis de leurs entrailles ; tous les jeunes de l'association ont, sans distinction, droit à leur amour et en bénéficient ; dans leur ganglion sus-œsophagien, un souci prime tous les autres, celui de l'élevage. C'est là leur constante préoccupation, le grand devoir, auquel elles sacrifient tout, même la vie. Chez elles, l'amour maternel, d'ordinaire si égoïste, s'est épanoui en amour social. Il n'est pas impossible que l'on assiste, quelque jour, dans les futures sociétés humaines, à une métamorphose psychique du même genre.

Tout en étant privées de la faculté de se reproduire, peut-être pour cela, les ouvrières en apprécient très bien l'importance. Chez les abeilles, la femelle féconde, la prétendue reine, mère commune de toute sa tribu, est entourée des plus grands soins et sa mort est un deuil public. Vient-elle à succomber, avant d'avoir enfanté et alors qu'on ne peut la remplacer, les virginales ouvrières désespèrent de la république ; perdant « les longs espoirs et les vastes

pensées », elles cessent de travailler et se laissent aller à un pessimisme incurable et mortel.

Une forme primitive de la famille, le matriarcat, que nous étudierons plus tard, est réalisée, même avec exagération, par les fourmis et les abeilles. Dans les sociétés humaines nous ne trouverons que de très pâles imitations de ce système, si rigoureusement appliqué par les primates des invertébrés et qui semble avoir inspiré aux anciens leurs fables des amazones.

Les espèces vertébrées, le genre humain excepté, n'ont fondé aucune société comparable, même de fort loin, à celle des hyménoptères et des fourmis. Chez la plupart des poissons et aussi des amphibiens, les parents très pauvrement développés au point de vue de la vie de conscience, n'ont nul souci de leurs œufs après la fécondation. Quelques espèces de poissons sont pourtant douées d'un certain instinct familial et, chose curieuse, ici c'est le mâle qui, seul, prend soin de sa descendance. Tant il est vrai que la soi-disant personne appelée Nature n'a de préférence pour aucun moyen et qu'à ses yeux tous les procédés sont bons, à la seule condition qu'ils réussissent ! Ainsi le *Macropus* chinois recueille dans sa gueule les œufs pondus et fécondés, les dépose au milieu de l'écume et des mucosités sortant de sa bouche et a soin des jeunes après l'éclosion. Les syngathes et les hippocampes mâles portent, dit-on, les œufs dans une poche incubatrice ; le *Chromis paterfamilias* du lac de Tibériade protège et nourrit dans sa gueule et sa cavité branchiale des centaines d'alevins.

D'autres poissons encore ont plus ou moins de soin des jeunes. Le saumon et la truite déposent leurs œufs dans une dépression, qu'ils ont à cet effet creusée dans le sable. Des poissons, appartenant à diverses familles, construisent des nids et prennent soin des petits éclos (*Cranilabrus massa*, *Cranilabrus melops*). Souvent encore c'est le mâle qui se charge de toute la besogne. Ainsi le mâle du *Gasterosteus leiuurus* est incessamment occupé à ramener les jeunes au gîte, à éloigner du nid tous les ennemis en y comprenant la femelle. Chez les épinoches, le mâle, qui pourtant est polygame, construit un nid et veille avec sollicitude à la protection et à l'élevage des petits.

Beaucoup de reptiles sont des parents dénaturés ; certains cependant possèdent déjà quelque instinct familial. Ainsi plusieurs mâles de batraciens aident la femelle à expulser ses œufs. Le crapaud accoucheur mâle enroule les œufs autour de ses pattes et les porte ainsi sur lui avec sollicitude. Le crapaud de Surinam, le *Pipa*, après avoir aidé sa femelle dans l'opération de la ponte, place les œufs sur le dos de sa compagne où il se forme, pour les recevoir, des sortes d'alvéoles cutanées.

Le *Cobra capella* défend bravement ses œufs. Les sauriens vivent souvent par couples et les femelles de crocodiles convoyent leurs petits nouvellement éclos. Les tortues femelles vont même jusqu'à abriter leurs œufs dans une sorte de nid.

Mais c'est surtout chez les oiseaux et chez

¹ L'Évolution du Mariage et de la Famille, par Ch. Letourneau. — Adrien Delahaye et Emile Lacroisier, éditeurs, place de l'École de Médecine, à Paris.

les mammifères que l'on trouve des formes d'union, d'association, fort semblables au mariage et à la famille dans le genre humain. Rien de plus naturel ; l'analogie anatomique et physiologique doit fatalement entraîner l'analogie sociologique. Pas plus d'uniformité d'ailleurs parmi les mammifères que parmi les hommes : les besoins, l'habitat, les nécessités de l'existence domment tout et, pour s'y accommoder, on a recours à des procédés divers.

Comme les hommes, les mammifères vivent tantôt en promiscuité, tantôt en monogamie ou en polygamie ; l'instinct familial est aussi chez eux très inégalement développé. Parfois même on voit leurs mœurs conjugales se modifier avec le genre de vie. Ainsi le canard sauvage, qui est strictement monogame à l'état de nature, devient très polygame en domesticité, et il en est de même pour la pintade. La civilisation déprave ces oiseaux, comme elle le fait de certains hommes. En général, et cela est naturel, ce sont les animaux vivant en troupes, qui se déshonorent le plus facilement par une promiscuité habituelle. Mais il n'en est pas toujours ainsi ; le caractère de l'animal, le genre de vie, le plus ou moins de moralité antérieurement acquise, déterminent sa manière d'agir. Il est probable du reste que certains animaux, vivant en troupes au moment des amours, ont jadis été plus insociables qu'aujourd'hui, car ils s'éloignent de la bande et se retirent à l'écart, par couples, dès qu'ils sont appariés : la vie sociale leur pèse.

C'est chez les oiseaux surtout que les divers modes d'association conjugale et familiale sont intéressants à étudier. Cela se peut facilement induire de l'ardeur, de la variété et parfois de la délicatesse qu'ils apportent dans leurs amours ; mais, chez eux, le niveau de moralité, pour parler notre langage humain, est très divers, suivant les espèces. Il est des oiseaux absolument volages et même débauchés, par exemple le petit étourneau d'Amérique (*Icterus pecoris*), qui change de femelle au jour le jour, c'est-à-dire en est encore au stade le plus inférieur de l'union sexuelle, à la promiscuité débauchée, que nous retrouverons exceptionnellement dans quelques sociétés humaines peu civilisées. Au moins l'étourneau n'est-il pas féroce, comme le sont les asturidés, et chez qui, selon Brehm, l'amour semble inconnu et chez qui l'on voit la femelle dévorer son mâle, le père et la mère se repaître de leurs petits et ceux-ci une fois grands, manger volontiers leurs parents. Ces mœurs féroces dénotent un très faible développement moral. Mais, si l'on en croit un missionnaire français, monseigneur Faraut, évêque du territoire de Mackensie, elles seraient encore celles de certains Peaux-Rouges de l'extrême Nord. Nous ne nous en scandaliserons pas trop. Ces cas de grossièreté morale sont d'ailleurs assez rare chez les oiseaux.

(à suivre)

Ch. LETOURNEAU.

LA GUERRE & LES CHEFS ¹

Le lendemain, les troupes furent réunies dès le soir sur les différents points et se mirent en marche pendant la nuit. Les ténèbres étaient profondes, et de sombres nuages, d'un noir violacé, couvraient le ciel, mais il ne pleuvait pas. La terre était humide, et les soldats s'avancèrent sans proférer une parole ; l'artillerie seule laissait deviner sa présence par le bruit métallique de ses fourgons. Il était défendu de parler, de fumer, de faire du feu ; les chevaux eux-mêmes semblaient se retenir de hennir. Le mystère de l'entreprise en augmentait l'attrait, et les hommes marchaient gaiement. Quelques colonnes s'arrêtèrent, placèrent leurs fusils en faisceaux et s'étendirent sur la terre froide, croyant bien être arrivées à leur destination.

d'eux tous, et qu'il comptait bien s'en venger. Il assurait que Murat avait passé la nuit à une verste des Russes, et que, si on consentait à lui donner une escorte de cent hommes, il s'engageait à le faire prisonnier. Le comte Orlow tint conseil avec ses camarades, et, la proposition leur paraissant trop séduisante pour la refuser, ils se montrèrent disposés à tenter l'entreprise. Enfin, après beaucoup de discussions et de combinaisons, le général-major Grékow se décida à suivre, avec deux régiments de cosaques, le sous-officier polonais.

« Mais rappelle-toi bien, dit le comte à ce dernier, que si tu as menti, je te ferai pendre comme un chien !... Si tu as dit la vérité, tu auras cent pièces d'or ».

Le sous-officier ne répondit rien, se mit lestement en selle et suivit le général Grékow d'un air résolu. Ils disparurent dans le bois. Le comte, frissonnant sous l'impression du froid, avant-coureur du jour naissant, et inquiet de la responsabilité qu'il venait d'assumer, fit quelques pas hors de la forêt pour examiner le camp ennemi que l'on entrevoyait à peine, à la distance d'une verste, dans la vague et confuse lumière de l'aube et des feux de bivouac qui s'éteignaient. Nos colonnes devaient déboucher sur le versant incliné, à la droite du comte Orlow-Denissov. Il avait beau étudier tout le terrain, il ne voyait rien paraître : il lui sembla seulement remarquer dans le camp français l'agitation du réveil : « Oh ! il est trop tard », se dit-il ; il était désabusé, comme cela arrive parfois lorsque nous ne subissons plus l'influence de l'homme auquel nous nous sommes confiés ; évidemment ce sous-officier était un traître qui l'avait trompé, l'attaque projetée avorterait, malgré les deux régiments que Grékow allait entraîner. Dieu sait où : « Est-il possible de penser qu'on va surprendre le général en chef au milieu de forces aussi considérables ? Le coquin aura menti ! »

— On peut faire revenir Grékow, dit un officier de sa suite, qui, comme lui, commençait à douter du succès de l'entreprise.

— Vraiment, qu'en pensez-vous ? faut-il en rester là, oui ou non ?

— Faites-le revenir.

— C'est ça ! dit le comte, qu'on le rappelle !... Mais il sera tard, il va faire jour ».

Un aide de camp s'enfonça dans le bois à la recherche de Grékow. Lorsque ce dernier revint, le comte, involontairement agité par ce changement de résolution, et par l'infructueuse attente des colonnes d'infanterie, ainsi que par le voisinage de l'ennemi, se décida à l'attaque. « A cheval ! » dit-il tout bas.

Chacun se mit à son poste, se signa, et l'on partit. Un hurra retentit dans la forêt, et les sotnias de cosaques, s'éparpillant comme les grains qui s'échappent d'un sac de blé, s'élançèrent crânement, la lance en avant, franchirent le ruisseau et se dirigèrent vers le camp ennemi.

Le cri d'alarme poussé par le premier Français qui aperçut les cosaques mit le camp en émoi. Tous se jetèrent, à moitié endormis et à peine vêtus, sur les canons, sur les fusils, sur les chevaux, et coururent de tous côtés, en perdant la tête. Si nos cosaques les avaient poursuivis sans se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux, ils auraient infailliblement fait Murat prisonnier, comme les chefs le désiraient,

mais pas à l'endroit où ils devaient aller. Quelques-uns sans doute se trouvèrent à leur poste, mais l'heure était déjà passée, ils ne pouvaient servir à rien, sinon à essuyer le feu de l'ennemi. Toll, qui, à cette bataille, avait joué le rôle de Weirother à Austerlitz, galopait sur toute la ligne, et constatait que tout avait été fait au rebours des ordres donnés. Ainsi il rencontra dans la forêt, lorsqu'il faisait déjà grand jour, le corps de Bagovouth, qui aurait dû depuis longtemps appuyer les cosaques d'Orlow-Denissov. Désespéré, dépité de son insuccès et l'attribuant à la faute d'un individu, Toll aborda le chef de corps en l'accablant des plus violents reproches et en le menaçant même de le faire fusiller. Bagovouth, vieux et calme militaire, d'un courage à toute épreuve, exaspéré par les ordres contradictoires qu'il recevait de tous les côtés à la fois, par les temps d'arrêt sans cause, et le désordre qui régnait autour de lui, fut pris à son tour, à l'étonnement de tous et en opposition avec son caractère habituel, d'un accès de rage et lui répondit vertement :

« Je ne reçois de leçons de personne, et je sais mourir avec mes soldats aussi bien qu'un autre ! »

Le brave Bagovouth, ne se connaissant plus de colère, sans se donner la peine de juger du plus ou moins d'opportunité de sa diversion, marcha avec sa seule division, droit au feu. Le danger, les bombes, les balles étaient ce qui convenait le mieux pour le moment à son irritation ; aussi fut-il frappé par un des premiers projectiles, tandis que les suivants abattaient un grand nombre de ses braves soldats. C'est ainsi que sa division resta quelque temps exposée, sans utilité aucune, au feu de l'ennemi.

Pendant ce temps, une autre colonne, auprès de laquelle se trouvait Koutouzov, était censée attaquer les Français. Il savait parfaitement que le résultat le plus probable de cette bataille, livrée contre sa volonté, serait une immense confusion, aussi retenait-il ses troupes autant qu'il le pouvait, et ne leur laissait-il pas quitter leur position. Monté sur un petit cheval gris, il répondait paresseusement aux propositions d'attaque.

« Vous me parlez toujours d'attaque, mais vous voyez bien que nous n'entendons rien aux manœuvres compliquées, disait-il à Miloradovitch, qui lui demandait la permission de se porter en avant... Vous n'avez pas su faire Murat prisonnier ce matin, dit-il à un autre... Vous avez été en retard, il n'y a donc plus rien à faire ».

¹ La Guerre et la Paix (1805-1829), par le comte Léon Tolstoï. — Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.